

1

CHARLES LEBEAU

I

DANS LEQUEL LE LECTEUR FAIT CONNAISSANCE AVEC CERTAINS PERSONNAGES IMPORTANTS DE CETTE VÉRIDIQUE HISTOIRE.

Le fleuve Saint-Laurent fut pour la première fois remonté en 1535 par Jacques Cartier.

Ce navigateur changea le nom de *Hochelega*, par lequel le désignaient les indigènes de cette contrée, et lui imposa le nom de Saint-Laurent qu'il porte encore aujourd'hui.

Ce fleuve majestueux peut, quoi qu'on en dise, être regardé avec quelque apparence de raison, comme n'étant en réalité que la continuation d'un immense cours d'eau qui commencerait de la petite rivière de Saint-Louis, qui se jette dans la partie la plus occidentale du lac Supérieur, et se poursuivrait sans interruption jusqu'à l'Océan Atlantique à travers les quatre grands lacs, au moyen des petites rivières et des nombreuses cascades qui les unissent sur un parcours non interrompu d'environ 750 lieues.

Certains géographes placent, sans raisons plausibles, les sources du fleuve Saint-Laurent au lac Ontario ; quoi qu'il en soit, ce fleuve change plusieurs fois de nom sur ce long parcours, depuis son embouchure dans le golfe Saint-Laurent où il se jette par 46° 52' de latitude N et 59° et 69' de longitude O, jusqu'à Montréal, il se nomme Saint-Laurent ; de ce point au lac Ontario ou Frontenac — *Cat-ahri-kui*, — ou rivière des Iroquois ; Niagara entre l'Ontario et l'Érié ; et enfin rivière du Détroit entre l'Érié qu'il traverse et le lac Saint-Clair.

Son aspect, depuis son embouchure jusqu'à Montréal, n'a rien qui puisse lui être comparé dans l'ancien comme dans le nouveau monde ; au-dessus de Montréal, des *Rapides* rendent la navigation impossible à d'autres embarcations que de légères pirogues conduites par des pilotes expérimentés, indigènes ou coureurs des bois.

Les rives du Saint-Laurent offrent les sites les plus pittoresques et les plus grandioses : le fleuve est coupé par de nombreuses cataractes d'un effet saisissant ; le regard embrasse une infinité de baies aux sinueux contours, de caps s'avancant fièrement et de rivières majestueuses, dont quelques-unes coulent sans bruit jusqu'à lui, tandis que d'autres s'y précipitent furieuses et rugissantes, se frayant de force un passage à travers les îles nombreuses et les roches qui soutiennent sûrement l'effort du ressac.

Enfin, sur quelques points de ce fleuve que l'on se place, il offre des effets de perspective aussi extraordinaires et aussi admirables que le pourraient produire les plus magiques et les plus soudaines combinaisons du kaléidoscope.

Un des sites les plus magnifiques de tout le parcours du fleuve, est sans contredit l'espèce de goulet formé à quelques lieues de Québec par le cap Brûlé et le cap Tourmente, à l'endroit précis où les eaux douces du Saint-Laurent se rencontrent avec les eaux salées du golfe.

Ce passage est fort redouté des marins à cause des masses de roches calcaires énormes dont la côte est bordée et du peu de profondeur du fleuve en cet endroit ; les navires ne se risquent à franchir ce goulet qu'à la marée haute et en s'aidant continuellement de la sonde.

Or, le 25 juillet 1756, jour où commence cette histoire, entre sept et huit heures du soir, deux hommes se tenaient debout à l'extrémité d'une accore boisée, située à quelques portées de fusil seulement du cap Tourmente, et les mains croisées sur le haut du canon de leurs longues carabines dont la crosse reposait à terre, ils demeuraient les regards obstinément fixés sur le fleuve.

Ces deux individus semblaient être depuis longtemps déjà à cette place, où ils avaient établi un campement provisoire, ainsi que le prouvaient un feu à demi-éteint mais dont une forte brise du N. E. avivait les flammes rougeâtres, et ça et là quelques reliefs de leur frugal repas du soir.

La nuit était belle et tiède ; la lune à son premier quartier éclairait presque comme en plein jour, et permettait de distinguer à une longue distance les divers accidents du paysage ; le vent sifflait avec violence à travers les branches feuillues des arbres centenaires, majestueux contre-forts d'une immense forêt vierge, et faisait bouillonner et se briser avec de sourds murmures les eaux moutonneuses du fleuve sur les rochers de la rive.

Le premier de deux personnages que nous mettons en scène, paraissait âgé de trente-cinq à quarante ans ; sa taille un peu au-dessus de la moyenne atteignait cinq pieds trois pouces ; il était trapu et solidement charpenté ; cet homme portait, avec une aisance un peu maniérée, l'uniforme du régiment de Royal marine, orné sur les bras du galon de sergent ; son visage long, osseux, ses yeux ronds à fleur de tête, son nez recourbé en bec de vautour, sa moustache bien cirée d'un noir bleu, très-épaisse et dont les pointes outrageusement retroussées imprimaient à sa physionomie une expression à la fois hargneuse, narquoise, suffisante et goguernarde, presque générale du reste à cette époque et particulière surtout aux vieux soldats habitués depuis de longues années à porter le harnais, et qui par conséquent se croyaient au dessus de tous ceux qui n'avaient pas comme eux l'honneur d'être soldats, et les regardaient avec un dédain superbe, mêlé d'orgueilleuse condescendance.

Ce digne sergent répondait au nom harmonieux de *Larouline* : depuis deux mois à peine il avait débarqué au Canada, que, cependant, ainsi que le reste de l'Amérique, il prétendait connaître mieux que personne.

Son compagnon formait avec lui le plus complet contraste.

Celui-ci était un grand gaillard, haut de six pieds quatre pouces au moins, d'une maigreur